

Giovane e fresco. Le corps désirant dans le "Décaméron"

Anne Robin

► **To cite this version:**

Anne Robin. Giovane e fresco. Le corps désirant dans le "Décaméron" . Arzanà. Cahiers de littérature médiévale italienne, Presses Sorbonne Nouvelle, 2016, p. 92-107. <<https://arzana.revues.org/982>>. <10.4000/arzana.982>. <hal-01471271>

HAL Id: hal-01471271

<http://hal.univ-lille3.fr/hal-01471271>

Submitted on 19 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Giovane e fresco. Le corps désirant dans le Décaméron

Giovane e fresco. Il corpo desiderante nel Decameron

Anne Robin

Univ. Lille, EA 4074 - CECILLE - Centre d'Études en Civilisations Langues et Lettres Étrangères, F-59000 Lille, France et École française de Rome

Dans le *Décaméron* le corps est bien plus qu'un simple thème¹ : dans un monde régi par les « due ministre » (VI 2 3-6) que sont la fortune et la nature, le corps, représentant cette dernière, est fondamental. Gouvernés par leur corps, les personnages décaméroniens le sont en particulier dans le domaine érotique, parce que les histoires d'amour sont une thématique privilégiée du livre, mais aussi et surtout parce que, comme le dit Neifile : « tra l'altre naturali cose quella che meno riceve consiglio o operazione in contrario è amore, la cui natura è tale che più tosto per se medesimo consumar si può che per avvedimento alcun torre via »² (IV 8 4). C'est la description de ce corps 'amoureux', pourrait-on dire en employant comme Boccace 'aimer' et ses dérivés pour parler d'éros, autrement dit de ce corps désirant, que nous allons étudier ici. Précisons d'emblée que cette description se distingue fort de ce que l'on peut lire dans les fabliaux érotiques. Dans le *Décaméron* en effet nul « gros plan exclusif et permanent (...) sur les parties génitales », nulle « extravagante célébration du corps, et particulièrement des organes sexuels »³. En revanche Boccace partage avec les auteurs des fabliaux le

* Je remercie Claude Perrus pour sa relecture attentive.

¹ Luigi SURDICH consacre au corps une partie de *Il Decameron*, Bologna, Il Mulino, 2008, chap. 3, 6. « Il corpo », p. 84-89. Sergio ZATTI en parle dans « La seconda giornata » in Margherita MESIRCA e Michelangelo PICONE (dir.), *Introduzione al Decameron. Lectura Boccaccii Turicensis*, Firenze, Franco Cesati, 2004, p. 83-85 en se référant notamment à l'article de Elissa WEAVER, « Dietro il vestire : la semiotica del vestire nel Decameron », in *La novella italiana. Atti del convegno di Caprarola (19-24 settembre 1988)*, Roma, Salerno, 1989, t. II, p. 701-710. Voir aussi Anne ROBIN, « Le corps exilé dans le *Décaméron* : corpus alienum », *Arzanà*, n. 16-17, 2013, p. 285-301.

² Nous citons à partir de Amedeo QUONDAM, Maurizio FIORILLA, Giancarlo ALFANO (éds), *Decameron*, Milano, Rizzoli, 2013. Pour la traduction française voir celle de Giovanni CLERICO, *Le Décaméron*, Paris, Gallimard, 2006.

³ Luciano ROSSI (édition, traduction, introduction et notes), Richard STRAUB (avec la collaboration de), R. Howard BLOCH (postface), *Fabliaux érotiques. Textes de jongleurs des XII^e et XIII^e siècles*, Paris, Librairie générale française, 1992, respectivement « Avertissement » de Michel ZINK p. 8 et « Postface » de Howard BLOCH p. 540. Cf. aussi

plaisir d'utiliser des jeux de mots pour évoquer ces organes et leur activité : on rappellera ici les « *santo cresci in man che Dio (...) diè* » et « *san cresci in Valcava* » de la nouvelle d'Alatiel (II 7 37 et 109), le diable remis en enfer de la nouvelle d'Alibech (III 10), le désir qui « *fece tale in piè levare che si giaceva* » (VIII 7 67), ou les métaphores plus traditionnelles liées à l'agriculture et aux plantations de la nouvelle de Masetto (III 1) entre autres. Mais cette euphémisation n'est pas notre objet, non plus que l'activité sexuelle. Ce qui nous intéresse est la caractérisation physique des personnages des nouvelles érotiques, ou comportant un épisode érotique, dans la partie informative du récit. Comment, en présentant ses personnages, dans la grande économie de moyens qu'impose même la nouvelle la plus longue, le narrateur informe son public sur le genre d'histoire qu'il s'apprête à lui raconter. Dans le cadre de cet article nous n'étudierons que la caractérisation, en restant en aval du mécanisme visuel et intellectuel de l'*innamoramento*, qui n'est pas propre aux nouvelles érotiques, mais intervient aussi dans les nouvelles d'amour courtois, et dans toute la poésie d'amour dont il est un héritage. Pour le dire avec les mots du Dante de la *Vita nova*, nous verrons dans quels types de corps amour « est en puissance », et non pas comment « de puissance il passe en acte »⁴.

Faisons donc cette typologie du corps désirant. Elle repose sur une poignée d'adjectifs, des indications sur l'âge des personnages et, ce qui peut étonner de prime abord mais qu'on comprendra ultérieurement, des informations sur leur état civil. « *Giovane* », adjectif ou substantif, est bien évidemment récurrent, sans constituer, employé seul, une caractéristique discriminante. Les narrateurs, en effet, peuvent l'utiliser pour présenter les protagonistes de tout type d'histoires d'amour : celles respectant le code courtois, comme on peut le voir en lisant les premiers paragraphes des aventures de Tedaldo (III 7 4) et de Federigo degli Alberighi (V 9 5), comme celles qui commencent, ou plus exactement qui devraient commencer, par un mariage que des péripéties retardent (V 2 4 et V 3 4). Ainsi, le corps désirant est non

Marie-Thérèse LORCIN, « Le corps a ses raisons dans les fabliaux. Corps féminin, corps masculin, corps de vilain », *Le Moyen Âge*, n° 3-4 (1984), p. 433-453.

⁴ Dante ALIGHIERI, *Vita nova*, prose du chapitre 11 de l'édition de Guglielmo GORNI.

seulement jeune, mais aussi « fresco » et/ou « gagliardo », pour citer les seuls qualificatifs revenant à plusieurs reprises. Le noble Ricciardo de' Manardi est « un giovane bello e fresco della persona » (V 4 6), la paysanne monna Belcolore « era pure una piacevole e fresca foresozza » (VIII 2 9), et le moine de la nouvelle I 4 est un moine jeune dont la vigueur et la « freschezza » ne peuvent être mortifiées (§4). La fille du prince de Salerne, Ghismonda, est « giovane e gagliarda » (IV 1 5), le prêtre qui va séduire Belcolore est « gagliardo della persona ne' servigi delle donne » (VIII 2 6), tandis que l'épouse de Pietro di Vinciolo se sent « gagliarda e poderosa »⁵ (V 10 8). Cette dernière, tout comme monna Isabetta, jouit d'un statut exceptionnel, en ayant droit à une description plus développée et plus originale que d'habitude : c'est « una giovane compressa, di pel rosso e accesa » (§7), tandis que monna Isabetta est « giovane ancora di ventotto in trenta anni, fresca e bella e ritondetta che pareva una mela casolana » (III 4 6). Avec cela on a fait le tour de l'adjectivation. S'y ajoute parfois la mention d'un âge précis ou l'indication que les personnages sont en âge de se marier : Spina, la fille de Currado Malespini est « giovane di poco più di sedici anni » (II 6 35) ; la jeune Alibech est « d'età forse di quattordici anni » (III 10 6) ; la Caterina que va rejoindre Ricciardo de' Manardi est une jeune fille « già da marito » (V 4 7). Enfin, il arrive que les narrateurs informent de l'état civil des amants. Les jeunes gens sont en âge de se marier, mais sont célibataires. Tel est le cas des filles du marseillais N'Arnald Civada « delle quali le due, nate a un corpo, erano d'età di quindici anni, la terza avea quattordici ; né altro s'attendea per li loro parenti a maritarle che la tornata di N'Arnald, il quale con sua mercatantia era andato in Ispagna » (IV 3 9). Tel est le cas de la jeune Elisabetta que ses frères « che che se ne fosse cagione, ancora maritata non aveano » (IV 5 4), ou encore celui de la jeune Violante que son père tarde

⁵ Dans son édition du *Decameron*, Torino, Einaudi, 1992, Vittore BRANCA établit ici une comparaison avec Bartolomea (II 10 32) et renvoie à *Caccia di Diana* XII 54. Ce dernier vers, « Leggiadra, bella, gaia e poderosa », qualifiant une chasseuse, est muni de la note suivante, n° 5 : « Sequenza di aggettivi di tradizione canterina : e cf. *Decameron*, V 10, 8 ». Face à des séquences d'adjectifs, à plusieurs reprises dans la *Caccia*, le critique renvoie à une tradition propre aux *cantari*. Bien que ces doublets et triades puissent, pour des raisons rythmiques, rappeler les *cantari*, on pense qu'ils ont dans le *Decameron* une valeur fortement signifiante qu'ils n'ont pas dans les *cantari*. Par ailleurs, si les caractéristiques physiques de la femme de Pietro di Vinciolo et celles de Bartolomea (citées plus loin) sont effectivement de même nature, elles ne sont pas comparables au « leggiadra, bella, gaia e poderosa » qualifiant la chasseuse.

à marier (V 7 6). Les jeunes veuves se retrouvent dans une situation similaire : en âge d'être mariées, elles ne le sont plus. Ainsi Spina est veuve de Niccolò da Grignano (II 6 35), et Ghismonda se retrouve très tôt veuve du duc de Capoue (IV 1 4).

Avant de tenter de comprendre la signification d'une telle typologie, confirmons, avec quelques passages du *Décameron*, le lien entre ces caractéristiques et le désir. Bartolomea fait remarquer à son juge de mari qu'il aurait dû implicitement savoir, en la voyant, ce dont elle avait besoin : « dovavate bene avere tanto conoscimento, che voi dovavate vedere che io era giovane e fresca e gagliarda, e per conseguente cognoscere quello che alle giovani donne, oltre al vestire e al mangiare (...) si richiede » (II 10 31). En voyant monna Isabetta, don Felice, qui a la connaissance faisant défaut au mari de Bartolomea, fait d'ailleurs immédiatement le lien que ce dernier n'a pas fait : « veggendo la moglie [di Puccio] così fresca e ritondetta, s'avisò qual dovesse essere quella cosa della quale ella patisse maggior difetto » (III 4 9). L'absence de mari ou de femme conduit les jeunes gens à désirer une tierce personne, que ce soit parce qu'il n'y a pas encore eu de mariage, comme c'est le cas dans les trois exemples suivants — « Violante, bella e delicata giovane, la quale, sopratenendola il padre a maritare, s'innamorò per avventura di Pietro » (V 7 6) ; Nastagio degli Onesti « sì come de' giovani avviene, essendo senza moglie s'innamorò d'una figliuola di messer Paolo Traversaro » (V 8 5) ; « Era usato un figliuolo del detto Niccolò, che avea nome Filippo, sì come giovane e senza moglie, di menar talvolta alcuna femina a suo diletto » (IX 5 7) —, que ce soit parce que le mari est au loin, comme pour la femme du fils du roi de France — il y des choses, dit cette dernière, « le quali a amare mi debbono inducere, sì come è la mia giovinezza e la lontananza del mio marito » (II 8 14) —, ou parce que le mari est mort et la femme veuve comme Ghismonda le dit à son père, à qui elle reproche de ne pas l'avoir remariée, en ajoutant à l'occasion deux autres caractéristiques physiques sources de désir (le corps soigné et oisif⁶ et le corps qui se souvient) :

⁶ La jeune femme du fils du roi de France de II 8 établissait aussi un lien entre l'aise et l'oisiveté corporelle et son désir : « essendo io negli agi e negli ozii ne' quali voi mi vedete, a secondare li piaceri d'amore e a divenire innamorata mi sono lasciata trascorrere » (§ 15).

Non dovevi di meno conoscere quello che gli ozii e le delicatezze possano nei vecchi non che ne' giovani. Sono adunque, sì come da te generata, di carne e sì poco vivuta ancora, che ancor son giovane, e per l'una e per l'altra piena di concupiscibile desiderio, al quale maravigliosissime forze hanno date l'aver già, per essere stato maritata, conosciuto qual piacer sia a così fatto desiderio dar compimento. (IV 1 33-34)

Pourquoi les narrateurs donnent-ils précisément les quelques indications que nous avons identifiées ? Autrement dit que signifient-elles ? On dira que se poser une telle question équivaut à enfoncer des portes ouvertes, notamment pour ce qui concerne la jeunesse, condition topique des histoires d'amour. Mais ce n'est pas le cas pour toutes les caractéristiques, au premier rang desquelles la *freschezza*. Aussi se propose-t-on maintenant de préciser le sens que ces informations pouvaient transmettre.

A lire les notes des éditeurs du *Décameron*, *fresco* paraît avoir une signification variable et, par suite, vague. Pour Amedeo Quondam qui paraphrase le texte, ce mot serait à la fois un équivalent de « giovane » (I 4 15), de « in piena salute » (II 8 8), de « di buona cera in aspetto » (pour le « fresco della persona » de V 4 6), et il connoterait « una rigogliosa vitalità non ancora neppure sfiorata dal tempo » (VII 9 9)⁷. Ici son interprétation rejoint celle que Vittore Branca donnait de la « freschezza » du jeune moine de I 4 : « rigoglio, floridezza di gioventù »⁸. *Fresco*, par ailleurs, équivaudrait également à *gagliardo*, puisque le « gagliarda » qualifiant Ghismonda signifierait « gradevolmente florida » (IV 1 5) toujours pour A. Quondam⁹. Les dictionnaires, spécialisés dans l'italien ancien – comme le *Tesoro della lingua italiana delle origini* (TLIO) –, ou général – comme le *Grande dizionario della lingua italiana* de Salvatore Battaglia – qui ont nourri les éditeurs du *Décameron* et/ou qui se sont nourris du texte lui-même, donnent des définitions du même genre. Pour le TLIO, quand « fresco » se réfère à une personne, il signifie « che è o appare pienamente in salute, florido, vigoroso »¹⁰. Pour Salvatore Battaglia il signifie « florido, vegeto ; che ha un

⁷ Amedeo QUONDAM, Maurizio FIORILLA, Giancarlo ALFANO (éds), *Decameron*, cit., respectivement p. 236, 433, 874, 1148.

⁸ Vittore BRANCA, *Decameron*, cit., n° 4, p. 84.

⁹ Amedeo QUONDAM, Maurizio FIORILLA, Giancarlo ALFANO (éds), *Decameron*, cit., p. 700.

¹⁰ <http://tlio.ovi.cnr.it/TLIO/> « Fresco » 5.3 (consulté le 3 mars 2016).

aspetto giovanile ; sano, vigoroso » (acception n° 19). En somme, « giovane », « fresco » et « gagliardo » seraient des sortes de doublets (dont Boccace aurait d'ailleurs en partie hérité, comme le montre entre autres le corpus à partir duquel a été faite l'entrée « Fresco » dans le TLIO¹¹). On va voir, cependant, qu'en remontant aux sens originaux de *fresco* et en tentant de comprendre comment l'adjectif a pu en venir à qualifier des personnes, on met à jour un sens beaucoup plus précis, une signification technique.

Laissons de côté le sens premier renvoyant à une température intermédiaire, ni chaude, ni froide¹², et focalisons-nous sur le principal sens figuré, *fresco* signifiant alors 'imprégné de liquide', 'humide', en opposition à *secco*. Avec ce sens, il sert d'abord à qualifier les végétaux qui ne sont pas encore desséchés mais parcourus de sève. Ainsi, dès le XIII^e siècle, l'*erba* et la *verdura* peuvent être *fresche*, tout comme les diverses variétés de fleurs¹³. Par comparaison et métaphore, étant (comme) une fleur, la dame est « fresca » dans la poésie d'amour¹⁴. Mais dans les histoires d'amour courtoises du *Décameron*, où les femmes pourraient être telles, l'adjectif n'est pas utilisé... Ceci dit, il n'est pas nécessaire de passer par des figures rhétoriques pour que *fresco/a* qualifie les humains. Dans un monde où végétaux, animaux et humains sont tous composés d'humidité et de chaleur (à des degrés différents selon les espèces et à l'intérieur de chaque espèce), l'homme / la femme est humide au même titre que la fleur. Cette humidité est à son maximum à la naissance et décroît avec l'âge, autrement dit l'homme passe au cours de sa vie de *fresco* à *secco*¹⁵. Que ces deux adjectifs antithétiques soient utilisés dans ce sens pour qualifier le corps humain est confirmé notamment par un sermon de Carême, prononcé en 1305-1306 par Giordano da Pisa, où il est

¹¹ [http://gattoweb.ovi.cnr.it/\(S\(sx431d55jnqa0s45235sklei\)\)/CatForm21.aspx](http://gattoweb.ovi.cnr.it/(S(sx431d55jnqa0s45235sklei))/CatForm21.aspx) (consulté le 3 mars 2016).

¹² Avec ce sens, *fresco* est fréquent dans le *Décameron*, notamment dans ce qu'il est convenu d'appeler l'histoire cadre.

¹³ Voir quelques exemples dans le TLIO *fresco* 5.2

¹⁴ On citera les *incipit* très connus de Cielo d'Alcamo *Rosa fresca aulentissima* et de Guido Cavalcanti *Fresca rosa novella*, et le *Je* poétique d'un sonnet de Guittone d'Arezzo s'adressant à son « fresco giglio dilicato » in ID., *Rime*, Francesco EGIDI (éd.), Bari, Laterza, 1940, sonnet 118, v. 7, p. 198.

À travers la comparaison ou la métaphore avec la rose, le visage de la dame (la chère, la *cera*) et ses lèvres peuvent être également *freschi*.

¹⁵ La perte de l'humidité (et de la chaleur), plus l'homme avance en âge, est évoquée par exemple dans le chapitre XV du livre II du *Liber ad Almansorem* ou de l'*Almansore* vulgarisé de Rhazes, exploités plus avant.

question du Christ au désert : « Cristo non ebbe fame nulla in questi quaranta dì : pascevasi di contemplazione, e stavasi cogli angeli, e stava il corpo senza fame. Or tu diresti : “Or non diventava secco e asciutto ?” Dico che non, anzi stava fresco e ricente »¹⁶. De même, dans le passage suivant du *Filocolo*, où Florio et Mennilio se sont mis à creuser la terre pour retrouver la dépouille du père de Biancifiore, le corps anormalement « fresco » du mort s’oppose implicitement au corps *secco* qu’ils s’attendaient à trouver : « Né molto fu loro bisogno andare a fondo, che essi trovarono il promesso corpo ancora e del velo e del mantello coperto, fresco come se quel giorno di questa vita misera passato fosse » (V 90)¹⁷. Dans le *Décameron*, selon nous, l’adjectif *fresco* qualifiant des hommes et des femmes renvoie lui aussi à cette humidité décroissant avec l’âge. Il n’a pas un sens métaphorique, mais technique, c’est, en quelque sorte, l’expression littéraire du médical *umido*¹⁸.

¹⁶ GIORDANO DA PISA (GIORDANO DA RIVALTO). *Quaresimale fiorentino*, Carla DELCORNO (éd.), Firenze, Sansoni, 1974, X, l. 164-167, p. 49-50. « Le Christ n’eut aucunement faim pendant ces quarante jours : il se nourrissait de contemplation, il était en compagnie des anges, et son corps n’avait pas faim. Peut-être allez-vous dire : “Est-ce qu’il ne devenait pas sec et desséché ?”. Je vous dis que non, qu’il était frais et nouveau, au contraire. » (traduction de l’auteur).

L’interrogation du destinataire de ce sermon faisant l’éloge du jeûne s’explique parce que la nourriture, entre autres, vise à entretenir autant que faire se peut l’humidité essentielle. Son absence, au contraire, devrait accélérer l’assèchement du corps et conduire à la mort, ce qui ne s’est pas produit avec le corps du Christ. En effet voici ce qu’il en est, de façon schématique, pour la médecine médiévale (à laquelle Giordano da Pisa s’oppose ici) : « L’umido radicale è un fluido che, col calore innato, sarebbe costitutivo della vita e responsabile della sua durata. [...] L’umido radicale è una dotazione di fluido che viene fornito con lo sperma all’inizio della vita e in esso si radica il calore innato, che ovviamente, agendo, lo consuma ; l’umido nutrimentale, fornito dal cibo quotidiano, sostiene in continuazione, nel corso della vita, il calore, ma ne viene consumato ; la morte accade quando l’apporto o/e il rabocco adeguato tra i due umidi viene meno per vari motivi, e il calore si spegne ». Cf. Chiara CRISCIANI, « Prolungamento della vita : medicina e teologia (secoli XIII e XIV) », in Maria Pia DONATO *et al.* (dir.), *Médecine et religion : compétitions, collaborations, conflits (XII^e - XX^e siècles)*, Rome, École française de Rome, 2013, p. 91. C’est ce qui conduit Francesco da Barberino, par exemple, à donner dans *Reggimento e costumi di donna* le conseil suivant : « Ancor metto dinanzi a che vo’ dire / che l’alegrezza e ‘l mangiar temperato / e anco il ber com’ dece / conserva fresca, giovane la donna », (in Giuseppe E. SANSONE [dir.], Torino, Loescher, 1957, parte XVI, p. 233). On ajoutera que l’opposition ‘humide / sec’ existe dans la patrologie latine, mais elle ne s’y exprime pas par le terme *fresco*, issu du german *frisk*, m’intéressant ici.

¹⁷ *Tutte le opere di Giovanni Boccaccio*, vol. I, *Caccia di Diana – Filocolo*, Vittore BRANCA (éd.), Milano, Mondadori, 1967, p. 665. « Ils n’eurent pas besoin de creuser très profondément pour trouver le corps qui leur avait annoncé, couvert encore de son voile et de son manteau, aussi frais que s’il était passé de vie à trépas le jour même. » (traduction de l’auteur).

¹⁸ On a un exemple de ce *fresco* littéraire pour évoquer l’humidité animale dans les vers suivants de Chiaro Davanzati où l’adjectif qualifie le phénix renaissant de ses cendres, celui qui passe d’un état desséché à un état irrigué de sang, d’eau, etc... : « De la fenice impreso ag<g>io natura, / che s’arde medesma, per venir / giovane e fresca... », in Chiaro

Du qualificatif *gagliardo* Vittore Branca écrivait dans une note à la nouvelle du prêtre de Varlungo qu'il « ritorna spesso nel D. con un sottinteso erotico » (VIII 2 6)¹⁹. C'est bien ainsi que nous, lecteurs modernes du *Décameron*, l'entendons, et c'est peut-être ainsi qu'un lecteur du *Fiore*, dans lequel « *gagliardo* » apparaissait déjà dans un contexte érotique, pouvait l'entendre²⁰. Mais il n'est pas certain qu'il ait obligatoirement cette connotation quand Boccace l'emploie dans ses nouvelles. Sinon, il n'aurait peut-être pas été nécessaire de préciser, pour qualifier le séducteur de monna Belcolore, qu'il était « *gagliardo della persona ne' servigi delle donne* ». Nous pensons plutôt qu'il faut le prendre dans son acception d'origine : venant du provençal et du français, dans lequel il est un probable dérivé du gallo-roman **galia*, 'force' — selon le *Dictionnaire historique de la langue française* dirigé par Alain Rey — il signifie fondamentalement 'qui a de la force physique', 'qui est robuste'²¹. La précision comique concernant le prêtre s'explique parce que cette force se met habituellement au service du seigneur pour qui l'on combat, et parce que dans son cas il aurait dû la mettre, de même que sa vaillance (il est « valente »), au service du Seigneur. Lorsque l'adjectif qualifie pour la première fois la servante de la femme du chirurgien Mazzeo della Montagna, il renvoie d'ailleurs clairement à la force physique permettant à la femme de porter sur son dos le corps, mort en apparence, de l'amant de sa maîtresse : « La fante, adunque, che giovane e *gagliarda* era, dalla donna aiutata sopra le spalle si pose Ruggieri » (IV 10 20). Dans la nouvelle VIII 9 il se réfère aussi à la force physique, même si la description est ironique. Maître Simone, qui ne cesse de se vanter de ce dont on ne se vante pas, se dit « *gagliardo* » car il a donné de multiples coups à une prostituée qu'il a ensuite transportée dans ses bras pour l'emmener où elle ne voulait pas aller (§85-86). Que, dans le *Décameron*, l'adjectif qualifie plus fréquemment les femmes (cinq occurrences) que les hommes (trois occurrences) ne change pas son sens : il est utilisé ailleurs de façon semblable

DAVANZATI, *Rime*, Aldo Menichetti (éd.), Bologna, Commissione per i testi di lingua, 1965, sonnet 24, v. 1-3, p. 242.

¹⁹ Vittore BRANCA, *Decameron*, cit., n. 2, p. 896.

²⁰ Il est question des caractéristiques physiques de l'amant plaisant à la « femina volaggia » : « Chéd ella il vol pur giovane e *gagliardo* », (sonnet LXI), in Dante ALIGHIERI, *Il fiore e il detto d'amore*, Luciano FORMISANO (éd.), Roma, Salerno, 2012, p. 100.

²¹ GDLI : « dotato di notevole forza fisica ».

et Boccace lui-même l'emploie pour caractériser les chasseuses de la *Caccia di Diana* (chant 4 v. 10)²². En revanche, lorsqu'il apparaît au milieu de l'histoire après un épisode érotique, il se charge évidemment du sous-entendu signalé par V. Branca, comme c'est le cas dans la nouvelle III 6 quand, après qu'ils se sont donnés du bon temps, Catella invective Ricciardo qu'elle croit être son mari : « Tu sè bene oggi, can rinnegato, stato gagliardo, che a casa ti suogli mostrare così debole e vinto e senza possa ! » (§ 36). « Poderosa », qui désigne la puissance physique, a un sens proche de *gagliarda* auquel il est associé pour qualifier l'épouse de Pietro di Vinciolo (V 10 8 déjà cité). Ses deux autres emplois dans le *Décameron* confirment cette signification puisque l'adjectif caractérise une fois l'armée levée contre le duc d'Athènes (II 7 62), l'autre fois les forces d'amour (V 1 2). Ajoutons qu'une des chasseuses de la *Caccia di Diana* était aussi, déjà, « poderosa »²³.

Jouissant d'une force physique superlative, suggérée par l'exceptionnel emploi d'un doublet, la femme de Pietro bénéficie également d'une description plus développée comparable à une micro-physiognomonie. Deux de ses caractéristiques signalent sa complexion tandis que la troisième, plus ambiguë, peut être un signe de complexion et/ou un signe moral. Elle est d'abord « compressa », autrement dit *complessa*, ce qui signifie qu'elle a une complexion équilibrée (un bon mélange humoral) et/ou des membres harmonieux, cette deuxième qualité étant elle-même le signe d'une complexion équilibrée selon le premier chapitre du livre II du *Liber ad Almansorem* de Rhazès (traduit en latin par Gérard de Crémone dans la deuxième moitié du XII^e siècle), un livre qui va circuler à part sous le titre de *Physionomia*²⁴, et qui est d'une importance décisive pour la science physiognomonique médiévale, pour avoir été paraphrasé par Michel Scot, avoir nourri la partie intitulée « Comment on puet connoistre le nature de cascun homme par dehors, et se complexion » du *Livre de Physique* d'Aldebrandin de Sienne, et avoir constitué un répertoire de *loci* pour de

²² On se rapportera aux exemples donnés par l'OVI : [http://gattoweb.ovi.cnr.it/\(S\(jebz5viwto244v55nm5oejq5\)\)/CatForm02.aspx](http://gattoweb.ovi.cnr.it/(S(jebz5viwto244v55nm5oejq5))/CatForm02.aspx) (consulté le 3 mars 2016).

²³ « vidi valorosa / Zizzola Faccipecore andar suso / legiadra, bella, gaia e poderosa » (chant 12, v. 52-54).

²⁴ Il circule aussi un extrait du livre II (les chapitres 26-58).

nombreux textes liés à l'enseignement de la médecine et de la philosophie²⁵. En 1300 l'ouvrage est même traduit en florentin, une vulgarisation qui dit que : « E ancora equalitate di membri e observança di proporzione, cioè ke ll'un membro risponda bene all'altro ne le sue misure, quando l'uno sarà comparato all'altro, mostra la propinquità de le sue complexioni »²⁶. À côté de cet adjectif qui, en raison de sa parenté avec *complexione*, est proche du vocabulaire médical, Boccace en utilise un, « accesa », qui, tout en suggérant que la femme a une complexion particulièrement chaude, appartient à un autre lexique et est construit de manière singulière : alors qu'il est pratiquement toujours suivi de *di* quand il qualifie une personne²⁷, employé ici de manière absolue pour signifier l'appétit érotique de l'épouse de Pietro di Vinciolo il produit un effet comique (en effet elle se retrouve « accesa » comme un feu ou une bougie). Venons-en enfin aux cheveux rouges/roux. En vertu de cette caractéristique, on établit un lien entre cette femme et frate Cipolla (VI 10 7) : la couleur de leurs cheveux serait le signe de leur commune nature fourbe (de fait la femme va tromper son mari en paroles et en actes). La partie physiognomonique du pseudo-aristotélicien *Secret des secrets*, ouvrage très connu au Moyen Âge, va dans ce sens : « Ruffus vero color capillorum et pilorum est signum insipiente et multe ire et insidiarum »²⁸. Mais la symbolique des couleurs n'est jamais univoque, et celles des cheveux est ici utilisée par Dioneo de manière ironique pour

²⁵ Jole AGRIMI, *Ingeniosa scientia naturae : studi sulla fisiognomica medievale*, Firenze, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, 2002, notamment p. 19-20, 50-51, 102-105, etc., et Joseph ZIEGLER, « Médecine et physiognomonie du XIV^e au début du XVI^e », *Médiévales*, 46, 2004, p. 89-108.

²⁶ Un des manuscrits a été édité par Rosa PIRO : *L'Almansore. Volgarizzamento fiorentino del XIV secolo*, Edizione critica, Firenze, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, 2011, livre II, chap. 1, l. 65-68, p. 102. « L'égalité des membres et le respect des proportions – ce qui veut dire que les mesures d'un membre correspondent bien à celles d'un autre membre quand on les compare – sont aussi le signe de complexions équilibrées. » (traduction de l'auteur).

²⁷ Voir les exemples d'emploi de *accessos/accesa* donnés par www.gattoweb.ovi.cnr.it (consulté le 3 mars 2016). Sauf omission, les seuls emplois absolus concernent Didon dans la vulgarisation florentine de l'*Enéide* datant de 1316 (*Compilazione della Eneide di Virgilio fatta volgare per Ser Andrea Lancia notaro fiorentino*, Pietro FANFANI [éd.], « L'Etruria », I, 1851) :

« Ma la reina senti l'inganni. Chi potrebbe ingannare l'amante ? Tutta accesa ismania per la cittade » p. 234.

« Omè ! io, accesa, sono portata dalle furie » p. 235.

²⁸ Roger BACON, *Secretum secretorum, cum glossis et notulis. Tractatus brevis et utilis ad declarandum quedam obscure dicta fratris Rogeri*, Robert STEELE (éd.), Oxford, 1920, partie 4, chap. 3, p. 167. « Des cheveux et des poils roux sont assurément le signe de la sottise, de la colère et de la perfidie. » (traduction de l'auteur).

montrer combien la femme que Pietro s'est choisie est conforme à son appétit (§ 7), c'est-à-dire à son homosexualité²⁹. Il est donc probable que cette couleur rouge soit (aussi) le signe de sa complexion chaude. Si les physiognomonies évoquant la couleur des cheveux sont rarement aussi précises que celles du *Secret des secrets*³⁰, elles sont en revanche unanimes sur la signification de la couleur rouge. On se contentera de citer à nouveau la vulgarisation du deuxième livre du *Liber ad Almansorem* dont le début dit que « E 'l rosso e 'l sottorosso e 'l ruffo, cioè più suso in rosseza, e l'inaso, cioè rosso colore ke pende a nereza, tutti questi mostrano kaliditade di complexione », et dont le chapitre vingt-sept précise que « Il colore ruffo o rosso si dimostra moltitudine di sangue e di calore »³¹. Cette discussion sur le rouge nous amène à parler de monna Isabetta qui est non seulement jeune et 'fresca', mais aussi « ritondetta che pareva una mela casolana » (III 4 6). Le rouge ne figure pas expressément dans la description, mais on apprend, grâce à V. Branca qui cite Girolamo Ruscelli, qu'il s'agirait de la couleur de ce type de pomme. Ce passage a donc pu évoquer le rouge dans l'esprit des destinataires de Boccace. Ce qui est intéressant est que ce rouge, associé à l'image d'un corps aux formes rondes et fermes suggérée par la pomme, est le signe d'une complexion chaude et humide selon le premier chapitre de la physiognomonie de : « quando la grassezza è di carne salda e soda e dura, con rossezza e sanguinitade aparente nel corpo, la complexione avrà caldeza con humiditade »³². Et si cette pomme renvoyait plus précisément à des seins, on aurait là un des signes des femmes à la nature chaude qui font volontiers l'amour, selon le *Liber phisionomie* de Michel Scot³³. Il n'est d'ailleurs pas

²⁹ Tous les travaux de Michel Pastoureau soulignent la plurivocité symbolique des couleurs. Voir par exemple l'ouvrage cité note 29.

³⁰ La couleur des cheveux est beaucoup moins souvent interprétée que leur degré de souplesse et leur densité. C'est le cas par exemple du chapitre 26 du livre II de Rhazès ouvrant l'extrait du livre circulant de manière indépendante.

³¹ *L'Almansore*, cit., livre II, chap. I, l. 10-12, p. 99, « Le rouge, le rouge clair et le roux – c'est-à-dire un rouge plus sombre –, l'inaso – c'est-à-dire un rouge qui tend vers le noir –, toutes ces couleurs sont le signe d'une complexion chaude. ». *Ibid.*, chap. XXVII, l. 1-2, p. 132, « La couleur rousse ou rouge est le signe d'une abondance de sang et de chaleur. » (traduction de l'auteur).

³² *Ibid.*, livre II, chap. I, l. 59-61, p. 102. « Quand la chair abondante est ferme, dense et tonique, et qu'elle paraît rouge et sanguine, la complexion sera chaude et humide. » (traduction de l'auteur).

³³ Sur le symbolisme de la pomme voir le chap. « La pomme antique et médiévale. Jalons pour une histoire symbolique », in Michel PASTOUREAU, *Symboles du Moyen Âge. Animaux, végétaux, couleurs, objets*, Paris, Le Léopard d'or, 2012, p. 155-203, en part. p. 172. La liste

anodin (et évidemment comique, mais c'est un autre sujet) que le moine don Felice, qui est « di profonda scienza » sache interpréter les caractéristiques physiques de monna Isabetta et comprenne ce dont elle a besoin (III 4 7 et 9). Avec cette grande économie de moyens – quelques mots appartenant au lexique littéraire, une figure rhétorique – Boccace et ses narrateurs présentent donc des personnages que des médecins auraient décrits comme humides, chauds et dotés d'une grande force physique. Ce qui renvoie d'abord à une conception de la nature humaine, remontant à l'Antiquité, fondée sur les qualités premières – l'humide / le sec, la chaleur / le froid – et leur mélange définissant les complexions, et à une conception médiévale de la sexualité. Ces représentations sont transmises par des textes de diverses natures. Elles apparaissent dans des écrits philosophiques aristotéliens ou pseudo-aristotéliens, commentés au Moyen Âge par un Albert Le Grand ou un Thomas d'Aquin par exemple, mais surtout dans des écrits médicaux. La médecine galénique d'origine hippocratique est transmise à l'Occident d'abord à travers les écrits des médecins arabo-persans traduits de l'arabe en latin par le moine du Mont Cassin, Constantin l'Africain, au XI^e siècle, et par Gérard de Crémone, à Tolède, au siècle suivant, avant qu'on n'ait une connaissance directe de Galien grâce aux traductions des textes grecs réalisées par Niccolò da Reggio, médecin traducteur actif à Naples au service des Anjou pendant la première moitié du XIV^e siècle³⁴. Cette médecine se diffuse au niveau savant dans les enseignements médicaux universitaires à partir du XIII^e siècle, d'abord à Bologne et Padoue pour ce qui concerne l'Italie où, peu à peu, le *Canon* d'Avicenne va l'emporter sur des 'manuels' plus anciens, notamment la *Pantegni* d'Haly Abbas, traduite par Constantin l'Africain qui avait nourri l'École de Salerne, et le *Liber ad Almansorem* de Razhès³⁵. Une partie de ces savoirs se transmet plus largement grâce aux encyclopédies, grâce à ce qu'on appelle les régimes de santé et grâce aux

complète des « signa mulieris calide nature et que coit libenter » a été éditée par Danielle JACQUART, à la fin de son article « La fisognomica : il trattato di Michele Scoto », in Pierre TOUBERT, Agostino PARAVICINI BAGLIANI (dir.), *Federico II e le scienze*, Palermo, Sellerio, 1994, p. 338-353.

³⁴ Cf. Joël CHANDELIER, « Niccolò da Reggio », in *Dizionario Biografico degli Italiani*, 78, 2013, p. 423-425.

³⁵ Sur le rôle du *Canon* dans l'enseignement de la médecine en Italie voir Joël CHANDELIER, *La réception du Canon d'Avicenne. Médecine arabe et milieu universitaire en Italie avant la peste noire*, Thèse de Doctorat dir. D. Jacquart, Paris, EPHE, 2007.

consilia médicaux écrits par les médecins pour leurs patients³⁶. La physiognomonie, qui réémerge dans la culture médiévale au XIII^e siècle, en bonne partie grâce aux nouveaux livres de médecine, au premier rang desquels le deuxième livre du *Liber ad Almansorem*, transmet pour cette raison le même type de représentation de la nature humaine³⁷. Ce retour est particulièrement lié au royaume de Sicile de l'époque de Frédéric II, car y circule la traduction latine du *Secret des secrets*, comportant une physiognomonie qui va alimenter la tradition médiévale, et parce que l'ouvrage scellant cette renaissance, le *Liber phisionomie* (1230), est l'œuvre de Michel Scot. Puis la diffusion du genre, au XIV^e siècle, ne se limite pas à la sphère savante, comme en témoigne la conclusion de Iole Agrimi :

Nella società del '300 accanto al fisionomo sempre più numerosi sono gli aspiranti fisionomisti : non solo il principe e il suo consigliere, ma anche i nuovi signori o quanti sono preposti al governo del bene comune e anche presso i ceti emergenti il padre / padrone che deve scegliere moglie, servi, nutrici.³⁸

Comment comprendre nos quelques éléments de caractérisation à l'intérieur de cet ensemble de représentations ? Repartons de *fresco* qui, lorsqu'il apparaît sans être accompagné d'un signe de chaleur / froideur, ne constitue pas à soi seul une complexion. Cette humidité singulière – sans quoi elle ne serait pas signalée, un/e jeune étant naturellement humide – doit être purgée pour ne pas menacer l'équilibre constitutif de la santé. Cela se fait principalement à travers la sueur pour l'homme et à travers les menstruations

³⁶ Voir l'exemple du savoir sur les humeurs dans Iolanda VENTURA, « La structure du corps humain et ses lecteurs : le discours savant sur les humeurs dans les encyclopédies du XIII^e siècle », in Giancarlo ALFANO, Michelle GUILLEMONT, Anne ROBIN (éds), *Vers une grammaire des humeurs dans les littératures romanes (mi-XIII^e-XVIII^e)*, n. de *Compar(a)ison. An International Journal of Comparative Literature* (à paraître). Sur les régimes de santé *cf.* Marilyn NICLOUD, *Les régimes de santé au Moyen Âge. Naissance et diffusion d'une écriture médicale (XIII^e-XV^e)*, Rome, Ecole française de Rome, 2007. Sur leur diffusion dans la société dans laquelle écrit Boccace *cf.* Anne ROBIN, « Una modalità di conservazione della vita : il *regimen sanitatis* della brigata del *Decameron* », in Giancarlo ALFANO, Michelle GUILLEMONT, Anne ROBIN (éds), *op. cit.* Sur les *consilia* voir Jole AGRIMI et Chiara CRISCIANI, *Les 'consilia' médicaux*, coll. Typologie des sources du Moyen Âge occidental, n° 69, Caroline VIOLA (trad.), Turnhout, Brepols, 1994 et Chiara CRISCIANI, « *Consilia*, reponsi, consulti. I pareri del medico tra insegnamento e professione », in Carla CASAGRANDE, Chiara CRISCIANI, Silvana Vecchio (dir.), *Consilium. Teorie e pratiche del consigliere nella cultura medievale*, Firenze, SISMELE-Edizioni del Galluzzo, 2004, p. 259-279.

³⁷ Pour tout ce passage sur les physiognomonies *cf.* Jole AGRIMI, *Ingeniosa scientia nature*, cit., 2002, en particulier le chap. I « Fisiognomica e 'scolastica' » (1993), p. 3-36.

³⁸ *Ibid.* p. 36.

pour la femme, et pour l'un et l'autre à travers l'*humiditas spermatica*³⁹. Bien qu'Aristote ait nié l'existence d'une semence féminine (les réflexions sur le sperme, comme celles sur le plaisir sexuel, se font à l'intérieur de discussions sur la génération, très nombreuses aux XIII^e et XIV^e siècles), la médecine médiévale suit Hippocrate et Galien, et à leur suite Avicenne, qui étaient du point de vue contraire⁴⁰. Cette semence, qui pour l'homme comme pour la femme est un résidu de la nourriture, doit être absolument évacuée pour éviter toutes sortes de problèmes et de maladies allant des maux de tête à une perte d'appétit, de l'angoisse à la tristesse et la mélancolie, et, pour les femmes en particulier – dont les maux sont plus détaillés car, pour être, pour des raisons sociales et religieuses, plus souvent empêchées de se libérer de cette superfluité nocive, elles y sont fréquemment sujettes – de la suffocation de la matrice (une forme ancienne d'hystérie au sens premier du terme), à des syncopes et à des maux encore plus graves, comme le dit par exemple Mondino de' Liuzzi, médecin bolognais très connu pour son *Anatomia* (1316) et évoquant la sexualité féminine notamment dans son cours sur le chapitre « De la génération de l'embryon » du *Canon* d'Avicenne (1319)⁴¹. Cette semence résulte, selon Galien, de la coction du sang et du pneuma (*spiritus* en latin, *spirito* en italien) et peut, comprend-on à la lecture de certains textes, être produite naturellement, c'est-à-dire sous le besoin de se purger de ses superfluités, autrement dit sans que soit nécessaire la vue d'une femme / d'un homme, ou l'intervention d'un autre sens (entendre parler de quelqu'un,

³⁹ Pour tout ce discours voir Danielle JACQUART et Claude THOMASSET, *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge*, Paris, PUF, 1985, et Joan CADDEN, *Meanings of Sex Difference in the Middle Ages. Medicine, science and culture*, Cambridge, Cambridge University Press, (1993) 1998.

⁴⁰ Voir par exemple le point de vue du médecin aristotélicien Dino del Garbo dans Joan CADDEN, cit., p. 123 et suivantes.

⁴¹ « Ex retentione spermatis mulieris potest causari in ipsa tristitia sive dolor [...] retentio spermatis mulieris potest esse causa suffocationis matricis et syncopis et aliorum synthomatum pessimorum » cité par Danielle JACQUART, « Au nom de la nature. Le plaisir sexuel selon le médecin bolognais Mondino de' Liuzzi (†1326) », in Maaike VAN DER LUGT (dir.), *La nature comme source de la morale au Moyen Âge*, Firenze, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, 2014, p. 335-357, n. 25 p. 345. Voici un autre exemple dans la 'vulgarisation' florentine de Trotula, connue sous le nom de *Segrete cose delle donne* : « Aliquante fiata avviene alla matrice suffocamento, cioè che vae suso e giuso per lo corpo. Onde avviene alla femmina debolezza d'appetito per freddezza di cuore ; e aliquante volte hae sincopi, cioè difezione di cuore, e 'l polso viene meno [...], e alquante fiata la femmina si contrae sì, che capo e piedi si giungono insieme, e non vede lume, e perde la favella, e il naso cotto e li labri stretti... » cf. « In questo libro che segue sono diterminate le segrete cose delle donne », in *Testi di lingua citati nel Vocabolario della Crusca, raccolti e pubblicati dall'abate Giuseppe Manuzzi*, Firenze, Arnaldo Forni, 1863, chap. 14, p. 19. Cela est dit par tous les médecins.

entendre raconter une histoire érotique)⁴². Dans le *Décameron*, qui hérite aussi entre autres de la tradition amoureuse de la poésie courtoise, les sens externes interviennent toujours (d'où d'ailleurs l'importance de la beauté, caractéristique toujours présente dans la présentation des personnages des nouvelles érotiques), mais nous avons pris le parti dans cet article de rester en amont de ce moment... Pour se trouver dans la situation de générer cette semence, il faut donc avant tout l'humidité et le pneuma, un pneuma qui est également indispensable pour que celle-ci puisse sortir de l'homme. Or, c'est précisément ce dont manque le juge Riccardo di Chinzica qui est, entre autres caractéristiques dont je parlerai ultérieurement, « secco e di poco spirito » (II 10 7). Cette humidité superflue apparaît à la puberté, à un âge variant en fonction des personnes et des auteurs : chez les filles, vers quatorze ans pour Albert le Grand, voire à partir de douze ans est-il écrit dans le *Cause et cure* attribué à Hildegarde de Bingen qui fixe cet âge à quatorze ans pour les garçons⁴³. Ce sont des âges approximatifs comparables à la plupart des âges figurant dans les parties informatives de nos nouvelles : les quelque quatorze, quinze, seize ans donnés à certaines jeunes filles et femmes sont sans doute moins l'âge du mariage, comme le précisait V. Branca⁴⁴, que l'âge où se fait sentir l'exigence d'évacuer la semence. Dans ces conditions le célibat est dangereux, d'abord pour la santé, puis pour la morale des jeunes gens, des hommes et femmes de religion, des veufs et veuves. L'abstinence étant considérée comme moins nocive chez les hommes que chez les femmes, notamment pour des raisons de chaleur corporelle – grâce à celle-ci, qui chez l'homme est toujours beaucoup plus grande que chez la femme, il évacue plus

⁴² Cfr. Pedro GIL-SOTRES « Introducción », in *Arnaldi de Villanova Opera medica omnia, X. I Regimen sanitatis ad regem aragonum*, Luis GARCÍA-BALLESTER et Michael R. MC VAUGH (éds), Barcelona, Universitat de Barcelona, 1996, partie II, chap. V « La higiene de los residuos », p. 767, et la traduction faite par Danielle Jacquart d'une partie d'un *consilium* de Mondino de' Liuzzi dans « Au nom de la nature », in cit., p. 355.

⁴³ *Beate Hildegardis Cause et cure*, edidit Laurence MOULINIER, recognovit Rainer BERNDT, Berlin, Akademie Verlag, 2003, p. 78-79. Cf. aussi Laurence MOULINIER, « Le corps des jeunes filles dans les traités médiévaux du Moyen Âge », in Louise BRUIT ZAIDMAN *et al.* (dir.), *Le corps des jeunes filles de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Perrin, 200 : elle évoque l'âge des règles apparaissant selon les auteurs à douze, treize, quatorze, voire quinze ans (p. 87), or, en même temps que les règles, apparaît l'*humiditas spermatica*.

⁴⁴ Mais il est vrai que c'est aussi une manière pudique d'envisager les choses. Hildegarde de Bingen, par exemple, parlait de l'absence de mari : voir ses quatre types de femmes dans *Beate Hildegardis Cause et cure*, cit., p. 126-129. Trotula parle de l'âge du mariage (cf. citation plus avant dans le corps du texte).

facilement son humidité superflue⁴⁵ – ils sont moins visés par les mises en garde. Et parmi eux, les jeunes gens et les veufs le sont moins que les hommes de religion, sans doute parce que, dans la pratique, les premiers sont plus libres de répondre aux contraintes du corps. Voici ce qu’Aldebrandin de Sienna dit dans son chapitre « D’habiter avec femme » de son très célèbre *Régime du corps* (mi-XIII^e siècle) :

Et saciés ki a chou apris à faire nel doit pas del tout entrelassier pour chou ke tel matere, quant on le retient, s'a nature de venin, si comme vous poés veoir en femes veves, et à homes et à femes de reigion, et à pucies ki trespasent l'eure de marier, ki muerent maintes fois soudainement si com dist Hali.⁴⁶

L’ouvrage connu sous le nom de *Trotula* (fin du XII^e siècle et deuxième moitié du XIII^e siècle pour le texte cité⁴⁷) – du nom d’une femme médecin de l’École de Salerne –, qui parle spécifiquement des maladies des femmes, enseignait déjà que :

Questo [il seme corrotto (che) abunda in esse in modo eccessivo, e si converte in una natura velenosa] accade a quelle donne che non fanno uso degli uomini, specialmente alle vedove che erano aduse al commercio carnale. Compare regolarmente anche presso le vergini, quando raggiungono l’età del matrimonio e non sono capaci di fare uso degli uomini e quando in loro abunda il seme che la natura desidera portar fuori con l’ausilio dell’uomo.⁴⁸

⁴⁵ C’est un lieu commun de l’époque que de dire que l’homme le plus froid est toujours plus chaud que la femme la plus chaude.

⁴⁶ ‘Hali’ est Haly Abbas, l’auteur persan du manuel médical traduit par Constantin l’Africain et connu sous le nom de *Pantegni*. ALDEBRANDIN, *Le régime du corps de maître Aldebrandin de Sienna : texte français du XIII^e siècle*, Louis LANDOUZY, Roger PÉPIN, Antoine THOMAS (éds), Paris, Honoré Champion, 1911, p. 30. Sur la fortune du texte français et de sa traduction italienne, la *Santà del corpo*, cf. Marilyn NICOURD, *Les régimes de santé au Moyen Âge*, cit., p. 412, Inventaire n. 1 p. 769-952 et n° 3 p. 987-988.

⁴⁷ Sur les problèmes compliqués de datation cf. *Trotula. Un compendio medievale di medicina delle donne*, Monica H. GREEN (éd.), Valentina BRANCONE (trad.), Firenze, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, (éd. originale : Philadelphie 2001) 2009, p. 92-106.

⁴⁸ *Ibid.*, § 46-47, p. 143. Texte latin p. 142. Le problème est à nouveau évoqué ailleurs, assorti de la recette d’une médecine, pour les femmes de religion et les veuves (§ 141). Voir aussi l’introduction de cette édition sur la médecine des femmes et la gynécologie avant et au temps de l’École de Salerne. « Cela (la semence altérée (qui) abonde en elles à l’excès et se transforme en poison) arrive aux femmes qui ne font pas usage de l’homme, en particulier aux veuves qui avaient l’habitude du commerce charnel. Cela se manifeste régulièrement aussi chez les vierges, au moment où elles atteignent l’âge du mariage et où elles n’ont pas la capacité de faire usage de l’homme, et quand abonde en elles la semence que la nature souhaite faire sortir avec l’aide de l’homme. » (traduction de l’auteur d’après la traduction italienne).

Associées aux autres caractéristiques, l'information sur le veuvage de Ghismonda (IV 1) et de la fille de Currado Malespini (II 6) n'est pas à interpréter selon une tradition misogyne, mais en relation avec cette représentation médicale : il est dangereux d'interrompre, quand on a eu l'habitude de pratiquer. L'épouse du fils du roi de France, du fait de la longue absence de son mari, se retrouve dans une situation semblable à celle des veuves (II 8). L'habitude, qui n'est vue ici que dans sa dimension physiologique, aura aussi une dimension psychologique : l'image mentale du souvenir – le plaisir pris avec son premier mari pour Ghismonda (IV 1 34) ; celui pris avec le marquis Azzo et avec son mari mort (qui ressurgit parce que Rinaldo a endossé des vêtements ayant appartenu à ce dernier) pour la veuve de Castel Guglielmo (II 2 35 et 37) – aura sur ces corps désirants le même rôle que la vue d'un beau jeune homme.

La complexion à tendance humide et chaude que laissent apparaître les caractéristiques de l'épouse de Riccardo di Chinzica (V 10) et de monna Isabetta (III 10) prédispose celles-ci à produire la superfluité que la nature emporte grâce à l'aide de l'homme, comme disait Trotula. L'abstinence leur est préjudiciable⁴⁹. Comme il est rarement question des femmes, hormis quand il s'agit de génération, de maternité et d'allaitement, et que cette complexion est plus fréquemment masculine (l'homme rappelons-le est plus chaud que la femme), cela est généralement dit des hommes. Mais la bénédictine Hildegarde de Bingen (XII^e siècle), qui était particulièrement consciente des problèmes sexuels pouvant se poser à tous, hommes et femmes, laïcs et religieux, et qui était « convaincue, et c'est là une des singularités de sa conception de la femme, que la continence ne convient pas à tout le monde et que ses excès peuvent être néfastes », disait des femmes au tempérament sanguin, de celles à la complexion humide et chaude donc, que « si elles restent sans mari et ne peuvent donc pas accoucher, elles ont très facilement des douleurs dans le corps ; si, au contraire, elles ont un mari, elles restent en bonne santé »⁵⁰.

⁴⁹ Danielle JACQUART et Claude THOMASSET, *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge*, op. cit., p. 202-205.

⁵⁰ Laurence MOULINIER, *Le manuscrit perdu à Strasbourg. Enquête sur l'œuvre scientifique de Hildegarde*, Paris, Publications de la Sorbonne, Presses universitaires de Vincennes, 1995, p. 185. Texte latin traduit par L. Moulinier « Sed tamen plurimos pueros non generant, et si

Enfin, les personnes qui sont dotées de force physique et d'un corps bien en chair sont dans une situation favorable. L'union sexuelle leur est indiquée quand, au contraire, elle est fortement déconseillée aux personnes faibles et maigres. Les textes une fois de plus parlent des hommes, comme dans cet exemple de la vulgarisation toscane du *Liber ad Almansorem* :

E quelli che sono magri e secchi si debbono guardare dal coyto sì come dal suo nemico mortale, il quale se alcuno molto userae, diverrà etico, cioè si consumerà tucto. E quelli [...] deboli e magri [...] di tucto in tucto si debbono guardare dal coito. E imperciò ke 'l molto koyto e spesso [...] distruge le forze e le virtudi del corpo, e il corpo indebolisce e corrompe, e tosto mena a vecchieza. E questi nocimenti avengono meno a coloro ke àno i corpi robusti e forti e grossi.⁵¹

Dans les nouvelles du *Décameron*, en raison du style comique, les caractéristiques physiques masculines présentent souvent des contre-indications. Tel le juge de Pise, dont nous avons déjà évoqué certains traits, et qui se trouve en outre maigre et sans grande force corporelle (II 10 5 et 7). Ou alors ces caractéristiques sont favorables quand des raisons morales voudraient qu'elles ne le soient pas, comme dans le cas du jeune moine de I 4 et du prêtre de Varlungo (VIII 2). Plusieurs femmes en revanche sont pleines de force, présentant des caractéristiques opposées à celles de leur mari – situation de la femme du juge et, implicitement, de la femme de Pietro di Vinciolo (V 10) ; les oppositions suggérées en début de nouvelles sont parfois renforcées ensuite – et contraires à la tradition que reflétaient les *Etymologies* d'Isidore de Séville (VI-VII^e siècles) où la femme tirait son nom *mulier* de *mollities*, tandis que *vir* (l'homme) était lié à *vis* (la force)⁵².

Que la caractérisation physique soit conforme ou non à cette tradition, il nous semble que, même exprimée en termes littéraires comme c'est le cas dans le *Décameron*, elle est immédiatement signifiante dans le système de

iste absque maritis sunt, ita quod prolem non pariunt, facile dolent in corpore ; si autem maritos habent, sane sunt » in *Beate Hildegardis Cause et cure*, cit., p. 126, l. 14-16.

⁵¹ *L'Almansore*, cit. livre IV, chap. XVI, l. 23-32, p. 380. « Et ceux qui sont maigres et secs doivent se garder du coït comme de leur ennemi mortel. Qui le pratiquera beaucoup deviendra étique, autrement dit s'épuisera. Ceux qui sont faibles et maigres doivent entièrement se garder du coït, car trop de coïts répétés détruit les forces et les capacités du corps, affaiblit et altère le corps et le conduit à une vieillesse précoce. Ces dommages se produisent moins chez ceux qui ont le corps robuste, fort et imposant. » (traduction de l'auteur).

⁵² Rappelé par Danielle JACQUART et Claude THOMASSET, in cit., p. 25.

représentations médicales et physiognomoniques dont a hérité le XIV^e siècle : de tels types en ouverture de nouvelle laissent attendre une anecdote érotique (qui sera ensuite traitée de diverses manières, tragique, élégiaque et plus souvent comique). Et ce, d'autant que ce sont des types très schématiques renvoyant à une connaissance générale. Au moment où Boccace écrit, ces représentations, qui pour certaines d'entre elles remontent à l'Antiquité, sont ancrées en Italie depuis au moins un siècle, un siècle et demi. Elles sont peu à peu sorties de la sphère strictement savante grâce aux régimes de santé, aux vulgarisations de certains de ceux-ci parmi d'autres textes médicaux, enfin elles sont transmises par les *consilia* des médecins. Elles sont sans aucun doute partagées par le public des classes élevées auxquelles s'adresse le *Décameron*, sans quoi le livre échouerait. Au moins par un public masculin, car il est difficile de mesurer le degré de connaissance des savoirs sur la sexualité que peut posséder le public féminin, prétendu destinataire du livre. On pourrait imaginer que les femmes mariées du monde de Boccace ont été mises en garde, par une sage-femme ou un médecin, contre les risques physiques de la rétention, mais à lire certains des conseils donnés par Mondino de' Liuzzi à des femmes souffrant des conséquences de celle-ci, il est permis d'en douter. Danielle Jacquart remarque en effet la particularité suivante : alors que la *dieta* prescrite par les *consilia* comporte habituellement une rubrique *coitus* annexée à la partie 'accidents de l'âme' – un régime traite tour à tour de ce que la médecine galénique tardive appelle les six choses non naturelles, les six éléments extérieurs à l'homme intervenant sur sa santé : l'alimentation et la boisson, le sommeil et la veille, l'inanition et la réplétion, le mouvement et le repos, l'air et les accidents de l'âme, à quoi la médecine arabo-persane a ajouté les relations sexuelles –, Mondino omet cette rubrique ou y écrit qu'il ne peut pas conseiller le régime nécessaire, lorsque ses destinataires sont des femmes⁵³. En tout cas, contrairement à un médecin

⁵³ « Dans le cas d'une *reverenda domina*, la question est encore plus délicate car il s'agit d'une veuve, souffrant d'une cataracte à l'œil gauche et d'un *sebel*, attribué à "un flux mélancolique venant de tout le corps et s'écoulant du cerveau vers les yeux". Le veuvage, sans doute récent, est d'ailleurs considéré comme l'un des facteurs ayant induit cet état, provoqué par la rétention de superfluités, sous lesquelles il est permis de reconnaître la rétention du 'sperme féminin' entraînée par l'arrêt de l'activité sexuelle, et par des accidents de l'âme affaiblissants tels que la tristesse, les soucis qui ont suscité aussi des larmes. Après avoir préconisé que la patiente se divertisse pour chasser la tristesse, Mondino de' Liuzzi ajoute : "à propos de l'annexe à ces accidents [de l'âme] je ne répondrai rien, car aucun usage

comme Mondino de' Liuzzi, Boccace représente les femmes, avec leurs besoins et la nécessité d'y répondre, à destination d'un public intra-diégétique essentiellement féminin (les jeunes filles de la *brigata*), et, contrairement à la littérature de l'époque, sans visée misogyne. L'ensemble est assez nouveau, même si la représentation se limite dans les faits à suggérer aux hommes de prendre en compte ces besoins pour éviter les conséquences sociales et morales que leur négation peut provoquer.

ne lui en est possible ni convenable, même si cela lui serait profitable puisque l'épuisement de cet usage fut la cause de la maladie.» » Danielle JACQUART, « Au nom de la nature... », cit., p. 351-352. Texte latin en note.